

elle avait emprunté aux antiques Chaldéens l'adoration des astres, ou plutôt des génies qui animent les astres, et des statues magiques habitées par ces génies; sur ce vieux fond babylonien s'étaient entés successivement des traditions hébraïques, des croyances persanes, des dogmes chrétiens : à côté de la religion nationale s'agitaient les sectateurs de Moïse, de Zoroastre et de Jésus-Christ; c'était un de ces mélanges où les éléments divers fermentent et se fusionnent comme dans une fournaise ardente, pour enfanter quelque création colossale. Mahomet naquit.



CHAPITRE II

PRÉLIMINAIRES A L'AVÈNEMENT DES CAROLINGIENS (*Suite*).

CHARLES-MARTEL (*Suite*). — Invasion des *Sarrasins*. — Bataille de Toulouse. — Les Arabes en Aquitaine. — Journée de Poitiers. — Gloire de Charles-Martel. — Il règne sur la Gaule et en Germanie. — PEPPIN et CARLOMAN. — Alliance des Carolingiens et des Papes. — Sacre de Peppin le Bref.

(721-752.)

I

L'histoire de Mahomet, le prophète de la Mekke, est étrangère à ce livre : contentons-nous d'observer ici qu'on ne saurait douter que cet homme extraordinaire n'ait été persuadé tout le premier de la réalité de sa mission, et n'ait véritablement cru recevoir les instructions de l'ange d'Allah, pendant les extases où le jetait l'exaltation de sa pensée. Dieu est un et n'a point de fils, enseignait-il; Dieu s'est manifesté aux hommes par des prophètes de plus en plus illuminés de l'esprit divin, Adam, Abraham, Moïse, Jésus-Christ; Jésus a été réellement le Verbe de Dieu, le Messie; mais ce Verbe, ce Messie, a été créé dans le temps comme les autres hommes. Mahomet (*Mohâmed*) est le dernier et le plus grand de tous, plus grand que Jésus même, et sa pensée, la pensée de sa mission, a été en Dieu de toute éternité : il est le médiateur suprême. Les livres des juifs et des chrétiens sont saints, mais les hommes en ont corrompu le sens; Mahomet est venu rétablir la vraie foi.

Cette foi (*islam*) consiste dans la soumission la plus illimitée à la volonté de Dieu, du prophète de Dieu et des successeurs légitimes du prophète (*khalifes*, c'est-à-dire *vicaires*). La prédestination est absolue; tout est écrit dans le ciel, et les hommes ne peuvent rien changer à « ce qui est écrit ». La polygamie est légitime; l'autre vie sera corporelle et gardera les jouissances matérielles de la vie terrestre, mais le vin, l'opium, toutes les liqueurs enivrantes, sont sévèrement interdits aux fidèles. L'*islam* doit se fonder par la parole et par le glaive; le martyr se conquiert sur le champ de bataille, et non plus par la résistance passive, comme chez les chrétiens; Mahomet est un prophète de gloire et de puissance; son royaume est de ce monde; la terre et tous les biens de la terre appartiennent aux vrais croyants.

Tels sont, en y ajoutant de fortes maximes sur les devoirs de charité et de sincérité, et sur l'égalité des fidèles devant Dieu, les principes généraux du *Koran*, c'est-à-dire le *livre*, le livre par excellence, titre par lequel les *mousslemains* (musulmans, sectateurs de l'*islam* et de Mahomet) désignent leur livre sacré, et qui équivaut au mot hébraïque *micra* et à notre mot grec de *bible* ($\beta\iota\beta\lambda\omicron\varsigma$). L'Orient fut remué jusque dans ses fondements par cette doctrine : les superstitions idolâtriques s'écroulèrent sous les pieds du Prophète; une multitude de juifs et même de sectaires chrétiens grossirent les bataillons des païens convertis, et Mahomet mourut à la Mekke, en 631, maître de l'Arabie entière.

Ses successeurs sortirent bientôt des déserts, le sabre dans une main et le *Koran* dans l'autre, pour marcher à la conquête du monde. Neuf ans après la mort du Prophète (640), les autels du feu étaient à jamais éteints sur la terre des mages; la croix était abattue à Damas, à Jérusalem, à Antioche, à Édesse, à Alexandrie; l'empire des Perses gréco-romain, la Syrie et l'Égypte, avaient subi le joug des musulmans. Avant la fin du siècle, une des ailes de l'armée arabe touchait au Bosphore de Thrace et l'autre aux Colonnes

d'Hercule (déroit de Gibraltar); l'Asie Mineure était envahie, Constantinople assiégée, et l'Afrique conquise.

En 711, les Arabes franchirent le détroit et entrèrent en Europe. Le dernier roi des Wisigoths, Roderik, fut vaincu et tué au Guadalete, et deux campagnes suffirent aux Arabes pour anéantir la monarchie gothique et soumettre toute l'Espagne, à l'exception des rochers stériles de la Cantabrie (portion de la Galice, des Asturies, de la Biscaye et du Guipuzcoa). Les longues discordes des Wisigoths entre eux et avec la population hispano-romaine avaient préparé cette vaste ruine qui fit trembler l'Europe.

« Le tour de la Gaule était venu : c'était elle qui se trouvait dès lors sur la voie de l'islamisme; c'était à elle qu'il appartenait désormais de défendre, au cœur même de l'Europe, le christianisme et le génie de la Grèce et de Rome persistant dans ses traditions, dans ses lois et dans ses monuments... La grande lutte commencée sur les confins de l'Europe et de l'Afrique allait se poursuivre aux bords de la Garonne et du Rhône. » Les Wascons espagnols, terrifiés par les exploits de ces formidables étrangers, avaient laissé occuper sans résistance toute la ligne des Pyrénées; dès 712 ou 713, les musulmans descendirent des Pyrénées orientales dans la région pour eux inconnue qu'ils nommaient vaguement *El Frandjat* (le pays frank) ou la *Grande-Terre*, et poussèrent des reconnaissances par toute la Septimanie ou Gothie gauloise, abandonnée à ses évêques et à ses comtes par la chute du gouvernement de Tolède.

Ces irruptions, qui précédaient et annonçaient la guerre de conquête, se renouvelèrent durant plusieurs années, et répandirent la terreur, non seulement dans la Septimanie, mais dans l'Aquitaine méridionale et la Provence. En 719, l'année même où Karle-Martel soumettait la Neustrie, les Musulmans s'emparèrent de Narbonne. Cette ville, qui n'avait jamais été prise par un ennemi étranger depuis la fondation du royaume des Wisigoths, conservait encore de beaux restes de sa splendeur passée, et le butin fut immense : les

vainqueurs enlevèrent d'une des églises de la cité sept statues de saints, *sept idoles*, comme ils disaient, en argent massif.

La chute de Narbonne hâta la paix de l'an 720 entre Eude et le duc Karle : le roi d'Aquitaine ne pensa plus qu'à se préparer à soutenir le choc des Arabes. Dès le printemps de 721, l'ouragan de l'invasion fondit sur ses États : El-Samah, nommé wali d'Espagne par le khalife à la place d'El-Haur, franchit les monts avec une nombreuse armée, entra sur le territoire d'Eude, et assaillit Toulouse. L'espoir d'un prompt secours décida les Toulousains à se défendre courageusement. Cet espoir ne fut point déçu : au bout de quelques jours, assiégés et assiégeants aperçurent du côté du nord-ouest « des nuages de poussière qui obscurcissaient le ciel » : c'étaient les Aquitains et les Wascons levés en masse à l'appel de leur chef. Eude s'était résolu à jouer dans une seule bataille son existence et celle de son royaume : tout avait été appelé sous l'étendard ; ces flots pressés de combattants, qui inondèrent la vallée de la Garonne, surpassaient en nombre les musulmans, qui ne pouvaient guère compter au delà de cinquante ou soixante mille hommes de guerre ; mais les chrétiens étaient bien inférieurs à leurs adversaires en discipline et en habitude des armes.

« Les deux armées, dit un historien arabe, se heurtèrent avec l'impétuosité des torrents qui se précipitent des montagnes » ; on connaît mal les circonstances de la journée du 11 mai 721 ; l'exaltation religieuse et patriotique était égale dans les deux partis ; l'intelligence d'Eude suppléa à ce qui manquait à ses légions du côté de la discipline ; il paraît que le roi d'Aquitaine parvint enfin à envelopper les ennemis entre son armée et la ville. Après de longues et sanglantes vicissitudes, El-Samah tomba percé de coups en combattant comme un lion, et les deux tiers de l'armée arabe restèrent avec lui sur le champ de bataille ; le fort du carnage eut lieu sur la voie romaine de Toulouse à Carcassonne, que les Arabes surnommèrent la *chaussée des Martyrs* (*Balat al Chouda*).

L'historien des pontifes de Rome, Anastase le Bibliothécaire, qui vivait au milieu du ix^e siècle, prétend qu'Eude, « le duc des Franks », écrivit à Grégoire II que trois cent soixante-quinze mille Sarrasins avaient péri dans la bataille, et que les chrétiens n'avaient perdu que quinze cents hommes. Les populations de la Garonne, chez lesquelles se sont combinés l'orgueil ibérien et l'emphase gauloise, ont été de tout temps portées à l'hyperbole. On pouvait pardonner à Eude et aux Aquitains un peu de vanterie dans l'ivresse de leur glorieux triomphe.

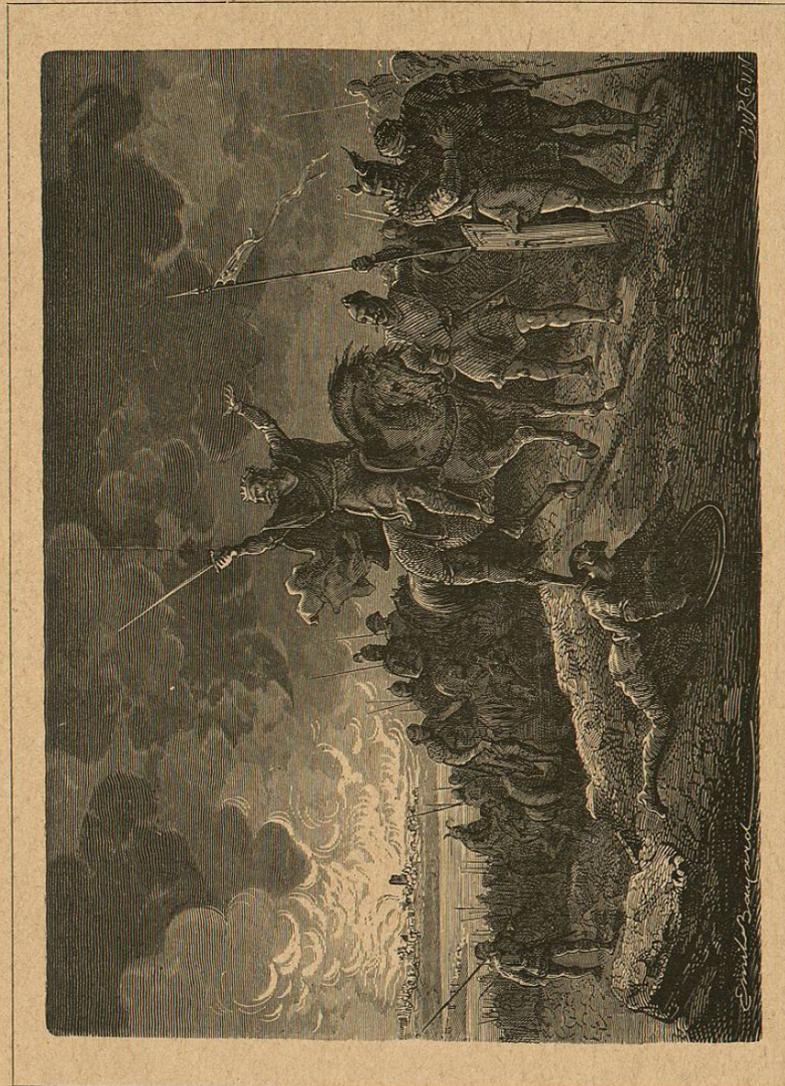
Les Arabes supportèrent avec une pieuse résignation le premier grand revers qu'ils eussent essuyé depuis leur entrée en Europe : les débris de l'armée d'El-Samah, ralliés par l'émir Abd-El-Rahman (l'Abdrame de nos historiens), se firent jour, les armes à la main, au travers des légions victorieuses, et, grâce à leurs admirables coursiers arabes et numides, parvinrent à regagner Narbonne, malgré l'ardente poursuite du roi Eude. La conséquence naturelle de la journée de Toulouse semblait devoir être l'expulsion des musulmans du sol gaulois : Abd-El-Rahman, cependant, se maintint dans Narbonne, et, renforcé par des troupes que lui envoya en toute hâte Anbessa, successeur d'El-Samah, il parvint même à soumettre les habitants du pays narbonnais et du diocèse d'Elne (Roussillon), qui s'étaient révoltés après le désastre de leurs maîtres. On ne saurait deviner pourquoi l'actif et courageux roi d'Aquitaine profita si peu de sa victoire : les sèches et confuses chroniques du viii^e siècle sont muettes à cet égard : ce qui est certain, c'est que les Arabes eurent quatre ans de répit pour se remettre de leur défaite.

En 725, le wali Anbessa se crut en état de reprendre l'œuvre de la conquête du *Frangjat* : il traversa les Pyrénées orientales, assaillit et prit d'assaut Carcassonne, la plus forte place de la Septimanie, puis se dirigea vers l'est, jusqu'à ce qu'il eût atteint la vallée du Rhône. Toute la Septimanie, de Carcassonne à Nîmes, fut « conquise pacifiquement, et remit des otages qu'on envoya à Barcelonne » (*Chron. Moissac*).

Anbessa, chargeant un de ses lieutenants d'organiser le pays, se précipita en avant et poussa une pointe audacieuse au cœur de la *Grande-Terre*. Les légers cavaliers arabes et africains remontèrent rapidement le cours du Rhône, fondirent sur la Bourgondie comme une nuée d'oiseaux de proie, pillèrent peut-être Lyon, et, dépassant cette grande cité, prise ou non, enlevèrent et saccagèrent Autun, le 22 août 725 (selon les *Annales* d'Aniane et la *Chronique* de Moissac). Partout, sur le passage des musulmans, les monastères étaient pillés et brûlés, les moines dispersés et quelquefois massacrés; une bande d'Arabes pénétra jusqu'aux Vosges pour aller saccager l'illustre abbaye de Luxeuil.

La Bourgondie, abîmée dans l'anarchie et démembrée entre vingt chefs clercs et laïques, fut incapable d'arrêter ce torrent : la Neustrie et l'Austrasie commençaient à s'émouvoir; mais Karle et ses leudes étaient alors hors de la Gaule, occupés, sur les rives du Danube, à dompter les Allemands et les Bavares. Avant que l'armée franke eût repassé le Rhin, on apprit l'éloignement des Arabes : Anbessa n'était pas en mesure d'occuper la vaste région qu'il venait de reconnaître et de dévaster à course de cheval; il se replia vers le Rhône, et passa sur la rive gauche de ce fleuve, afin de répandre l'effroi des armes musulmanes dans la Viennoise et la Provence; mais ces contrées, secourues vraisemblablement par le roi Eude, se mirent bravement en défense; les Provençaux avaient à leur tête le duc Mauronte, homme d'intelligence et d'énergie. Les Arabes furent repoussés dans plusieurs actions meurtrières, et la fortune trahit Anbessa, qu'elle avait jusqu'alors si bien secondé : le wali subit le « martyr pour la foi dans le pays au delà du Rhône ». Blessé à mort dans un combat, il revint expirer en Septimanie, dans les premiers mois de l'an 726.

Les musulmans, en perdant ce brave chef, ne perdirent pas le fruit de ses exploits : la Septimanie leur resta, et, si leurs discordes intestines ne les eussent arrêtés trois ou quatre ans, ils eussent res-



LE ROI EUDE FUYANT BORDEAUX EN FLAMMES